

personaggio di Filocleone, il “maniacco” dei processi e della poesia tragica, che come ben illustra l’autore, mostra la capacità trasformativa potenziale di ogni personaggio comico. Non certo casuale è la similitudine tra Filocleone e Odisseo, la maschera più proteiforme tra gli eroi del mito, che nel testo di Aristofane diventa il paradigma della tensione centrifuga e della volontà di evasione del protagonista. La lettura mostra l’estremismo di Filocleone, l’esplosione della sua mania e del suo amore cieco per la tragedia, devianza contro la quale la commedia, eletta ad antidoto, attiva tutta una serie di contromisure, fino alla rocambolesca conversione “comica” finale del personaggio. L’esame delle *Tesmoforiazuse* riguarda la figura del poeta tragico, quale è rappresentato nella messa in scena comica. Considerando soprattutto la scena del travestimento di Agatone e della messa in scena dell’*Elena* e dell’*Andromeda*, Farmer rilegge i tecnicismi letterari del testo, per presentare la lettura metatestuale di Aristofane, che si serve della parodia interna della messa in scena tragica per proporre al suo pubblico una riflessione sull’illusione scenica (perfettamente rappresentata dal testo eccentrico dell’*Elena*) e per attivare un gioco multiforme di ripetizioni in stile tragico. A questo proposito si segnala il paragrafo sul personaggio di Eco (p. 185 s.) e sui significati allusivi prelati alla sua figura: prelevata dalla tragedia dell’*Andromeda*, Eco incarna idealmente la parodia tragica, attraverso la ripetizione deviata e insensata del discorso e l’alterazione progressiva della forma tragica, che diviene comica, stigmatizzando, proprio attraverso la sua trasformazione, il fallimento del primo sistema semiotico. – L’ultimo capitolo dedicato ad Aristofane riconsidera i testi del Pluto e dei frammenti del *Gerytades*. Il capitolo, più sintetico e conciso degli altri, sviluppa efficacemente il tema del concorso tragico e lo riconfigura in funzione dell’allusione metatestuale, nel confronto con gli altri generi letterari, che porta, inesorabilmente e forzatamente, al trionfo della commedia. – Mi si impone di precisare in questa sede una lettura differente da quella di Farmer per ciò che attiene il significato del lemma $\Theta\rho\alpha\kappa\omicron\phi\omicron\iota\tau\alpha$ (gli ‘habitués’ della Tracia) nel F 156 del *Gerytades*. Farmer (p. 200) sottolinea la patina misteriosa del termine (« is equally mysterious to us, it seems to indicate that in some sense the poets are close to death »), ma in realtà si tratta di un neologismo di conio aristofaneo, che rinvia in modo inequivoco alla “mania” per la Tracia diffusa nel V secolo a. C. Aristofane forgia il termine $\Theta\rho\alpha\kappa\omicron\phi\omicron\iota\tau\alpha$ (cf. *CGF* 149-50; si confronti M. A. Sears, *Athens, Thrace and the Shaping of Athenian Leadership*, Cambridge 2013, p. 43 s.), per farsi beffe della fascinazione ateniese per il rude popolo straniero. Come ha ben mostrato Sears, nel solco degli studi di F. Lissarague, l’élite ateniese amava circondarsi di oggetti traci in vista di un’autopromozione sociale. Il termine, così interpretato, può ben essere integrato nella lettura più generale ingaggiata da Farmer sulla *mania* come forma parodiata e parodica dello stile tragico. – L’unità tematica del volume resta, nondimeno, innegabile e ha il merito di presentare una riflessione coerente e originale, che si serve di strumenti di raffinata analisi letteraria e filologica per offrire uno studio esaustivo e originale.

Paola SCHIRIPA

Gauthier LIBERMAN, *Les préliminaires de la guerre. Prolégomènes à la lecture du premier livre de Thucydide*. Bordeaux, Ausonius Éditions, 2017. 1 vol., 291 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 99). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-186-7.

Chargé de publier une édition critique de la totalité de l'ouvrage de Thucydide dans la prestigieuse collection des *Oxford Classical Texts* et de faire cours sur le premier livre qui sert d'introduction à l'*Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, Gauthier Liberman se devait de mener une enquête et une étude tous azimuts sur ce texte infiniment complexe. Car les jugements à son sujet sont très contrastés, les uns y voyant un chef-d'œuvre de construction littéraire et intellectuelle, d'autres un chaos inextricable (cf. p. 7). En outre, les opinions sont tout aussi divergentes sur l'ensemble de l'*Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, qu'on a eu le tort autrefois de considérer comme un tout soigneusement mis au point, alors qu'il s'agissait d'un texte que son auteur avait entrepris de remanier et qu'il a laissé inachevé. Enfin, les rapports des antiquisants avec Thucydide ont évolué en même temps que l'époque dans laquelle ils travaillaient : il importait à certains de déconstruire une figure prestigieuse et de remplacer la quête de la vérité par la promotion du relativisme ; de plus, on a eu tendance à perdre le contact avec l'original grec, dont la langue difficile exigeait un effort de compréhension qu'on n'était plus toujours prêt à lui consacrer. Un des très grands mérites de G. Liberman a dès lors été de revenir au texte et de faire le point sur les diverses interprétations qui en ont été données sans *a priori* idéologique ou politique et sans parti pris dicté par des considérations sur les problèmes actuels. Le premier chapitre fait le point sur les éléments chrono-biographiques qu'on peut rassembler sur Thucydide : une *Vie de Thucydide* composée à l'époque byzantine et des informations fournies par le contenu de l'œuvre de l'historien. Le deuxième chapitre, consacré à l'octateuque thucydidéen, démontre qu'il est erroné d'attribuer à Thucydide la répartition de son ouvrage en livres, correspondant aux dimensions des rouleaux de papyrus ou à des critères esthétiques ; il en va de même pour le titre retenu par la tradition. Le troisième chapitre s'intéresse à l'objet du récit thucydidéen et à la « question thucydidéenne », à savoir la question de l'unité de l'œuvre, posée une première fois en 1845 par Franz Wolfgang Ullrich. Thucydide affirmant d'emblée qu'il avait commencé à écrire dès le début de la guerre, on peut en effet se demander de quelle guerre il s'agit : soit la guerre d'une durée de 27 ans, interrompue par la paix de Nicias, soit la Guerre archidamienne de 10 ans, laquelle fut suivie par une autre guerre de 10 ans, la Guerre de Décélie, comme le percevaient les Athéniens. La question est d'autant plus pertinente, qu'il existe une seconde préface (V, 26), où l'historien évoque une durée de 27 ans, mentionne la défaite finale d'Athènes et considère que la paix de Nicias n'est en définitive qu'une trêve. G. Liberman, pour sa part, considère que le débat entre unitaristes (partisans de l'œuvre considérée comme un tout monolithique) et analystes (partisans d'une évolution de la réflexion de Thucydide à partir de l'enclenchement de la Guerre de Décélie) est plus enrichissant que néfaste : car il n'est pas interdit de penser que l'œuvre est assurément le résultat d'un travail entrepris dès le début de la guerre et poursuivi tout au long de celle-ci, mais qu'elle a subi par la suite des remaniements, que Thucydide n'a pas pu mettre au point, comme il l'avait souhaité, car la mort l'en a empêché. Le quatrième chapitre aborde la question des discours dans l'œuvre de Thucydide, qu'il étudie en les mettant en relation avec le chapitre méthodologique I, 22, dont la traduction est révisée. S'y pose la question de l'objectivité de Thucydide, puisque ceux-ci ne reproduisent pas les discours réellement prononcés, la recherche de la vérité se confondant avec la recherche de l'intelligibilité du réel historique. Le cinquième chapitre traite de la

cause réelle de la guerre, telle qu'elle est énoncée au chapitre I, 23 et dans d'autres passages de l'œuvre, et discute de la définition que Thucydide donne de cette cause réelle par opposition aux causes apparentes (prétextes, occasions). Le sixième chapitre envisage la question de l'exactitude et de l'impartialité de Thucydide, en soi et en relation avec Hérodote, pour conclure que « l'apologie malhonnête » d'Athènes ne correspond pas à une intention de l'historien mais procède du flou et des imperfections du récit, dus une fois encore à des remaniements mal digérés. G. Liberman en profite pour expliquer la hargne de certains historiens à l'égard de Thucydide, provoquée en particulier par son habitude de ne pas consigner les différentes versions d'un fait auxquelles il a été confronté et de ne pas fournir les raisons de ses choix ; c'est oublier un peu vite son apport comme penseur politique, lequel continue à contribuer à sa gloire. Dans le septième chapitre, G. Liberman revient sur les chapitres I, 1-23, que des critiques antiques considèrent comme un proème formant un tout. Or cette unité n'est qu'apparente, ne serait-ce qu'en raison de la présence du chapitre 22 consacré aux problèmes méthodologiques dans la narration des faits et dans les discours ; ce dernier est donc un intrus dans un développement consacré au passé – en particulier aux guerres précédentes –, sans oublier quelques contradictions et doublets. Se pose dès lors à nouveau la question des remaniements non aboutis introduits par Thucydide dans son texte initial. Le huitième chapitre poursuit cette analyse en épingleant l'inachèvement et les strates de composition apparaissant dans le livre I. Quant au neuvième chapitre, il analyse les continuités et discontinuités dans la chronologie et dans la narration, en particulier la discontinuité chronologique introduite par la pentécontaétie dans un récit articulé sur la continuité chronologique. Le constat permet de démontrer que Thucydide a introduit un remaniement provisoire, qu'il n'a pas eu le temps de revoir et qui a été conservé tel quel par le responsable de l'édition posthume. Le dixième chapitre fournit des aperçus sur « le style de l'immortalité », en d'autres termes sur l'écriture thucydéenne. L'historien a utilisé le vieil attique et a recouru, selon les critiques antiques, à un style volontairement obscur, s'adressant uniquement à des élites. En réalité, il vaut mieux parler de la difficulté de l'écriture d'un Thucydide s'efforçant d'exprimer avec nuance et précision chaque idée et ne répugnant pas à la subtilité artificielle d'ornements rhétoriques (antithèse, isocolie, rime) et à l'expression alambiquée de lieux communs. Ici aussi, il convient de ne pas négliger le facteur de l'inachèvement de l'œuvre, qui s'ajoute au fait de se trouver au croisement de deux périodes de la prose grecque, face à l'influence des sophistes et à une dialectique entre la tradition et une originalité de pensée et d'expression. Le onzième chapitre introduit des remarques sur le texte et l'histoire du texte, qu'il s'agisse du dialecte dans lequel celui-ci a été rédigé, de l'auteur de la division de l'ouvrage en huit livres, des sources archétypales, des éditions antiques de l'ouvrage et de celles qui leur ont succédé. Le livre de G. Liberman contient enfin trois annexes, portant sur des points particuliers qui s'intègrent malaisément dans les onze chapitres à visée synthétique : une analyse du premier discours de Périclès (I, 140-144) au moins aussi éclairant que le célèbre discours sur la démocratie en ce qui concerne le fonctionnement de l'impérialisme athénien et l'image de Périclès construite par l'historien ; l'image de Sparte dans le livre I, plus fidèle et plus complexe que ne le prétendent les contempteurs d'un Thucydide partisan ; une analyse des témoignages relatifs à l'emplacement du tombeau de Thucydide. S'y ajoute encore un *addendum*

traitant de l'affaire de Cylon, dont on se sert pour éclabousser la réputation de Périclès. On admirera sans réserve l'analyse minutieuse et fouillée des problèmes posés par le livre I et des nombreuses interprétations qui en ont été données, dont rend compte une riche bibliographie. Comme cela a déjà été dit, G. Liberman étudie tous les aspects des questions posées et porte un jugement nuancé sur les réponses apportées. Il a en outre l'incontestable mérite de s'appuyer sur le texte grec, ce qui lui permet de résoudre des difficultés que d'autres interprétations laissaient telles quelles (cf. par exemple ses analyses de la grammaire et du vocabulaire de la partie du chapitre 22 traitant de la méthodologie thucydéenne à propos des discours, p. 52-62). Mais il convient de préciser que ces analyses ne peuvent être appréciées à leur juste valeur que par des spécialistes de Thucydide et que l'abondance des références bibliographiques formulées brièvement dans le corps du texte peut décourager un lecteur moins formé. En outre, on regrettera que Gauthier Liberman n'ait pas rédigé une conclusion dans laquelle il aurait précisé, au terme de son enquête, son propre jugement sur Thucydide plutôt que de le communiquer par des réactions disséminées au fil des pages. C'eût été l'occasion de synthétiser une pensée intelligente et originale, qui invite à attendre avec confiance et impatience l'édition de Thucydide dans les *Oxford Classical Texts*.

Monique MUND-DOPCHIE

Alessandro VATRI, *Orality and Performance in Classical Attic Prose. A Linguistic Approach*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, 21,6 x 13,5 cm, XVI-334 p., 15 fig. n./b. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 75 £. ISBN 978-0-19-879590-2.

Quelles différences y avait-il dans l'Athènes classique entre un discours soit improvisé oralement, soit lu à haute voix (d'après un texte tenu sous les yeux) ou récité (car appris par cœur) devant une assemblée ou un groupe privé, soit, enfin, destiné à la lecture personnelle ? D'autres qu'Alessandro Vatri se sont posé ces difficiles questions, mais il est le premier à s'y être sérieusement attelé avec ce livre tiré de sa thèse de doctorat d'Oxford. L'enjeu est complexe, puisque tous les discours qui nous sont parvenus ont été transmis sous forme écrite. De plus, aucun d'entre eux ne peut être considéré avec certitude comme le reflet fidèle d'une improvisation. Par contre, nous disposons de discours qui ont certainement été lus en public lors de cérémonies officielles (ainsi, l'*Oraison funèbre* d'Hypéride), ou qui sont fictifs (ainsi, l'*Apologie de Socrate* de Platon). Entre ces deux certitudes extrêmes, il y a l'infinité des possibles, avec des discours dont la composante spontanée ou rédigée est diversement appréciée. Vatri consacre donc plus de la moitié de son étude (p. 1-194) à des questions de théorie et de méthode : définition de l'« oralité » de la prose attique, contextes de réception, écriture (incluant la circulation) et compréhension des œuvres. Il est manifestement doué pour ces discussions, qui sont minutieuses et bien argumentées. Après quoi vient (p. 195-257) une partie plus originale du livre : un essai de comparaison de 14 discours (généralement en extraits, mais il y a cinq œuvres complètes), dus à sept auteurs différents. Chaque échantillon compte entre ± 1.700 et ± 2.400 mots (corriger le nombre 9.000 p. 198, qui est aberrant). L'auteur y cherche les phrases syntaxiquement ambiguës. Son but est de déterminer s'il existe des diffé-